



ALEXIS BERNIER
FRANÇOIS BUOT

ALAIN PACADIS
ITINÉRAIRE D'UN DANDY PUNK

LE MOT ET LE RESTE

ALEXIS BERNIER
FRANÇOIS BUOT

ALAIN PACADIS

ITINÉRAIRE D'UN DANDY PUNK

LE MOT ET LE RESTE
2018

À Olivier Rucheton (1965 – 1991)

À Isabelle, Thadée et Élie

À Josiane et Clara

« Comme tous les dandys, il aimait encore mieux étonner que plaire. Préférence qui mène loin, car le plus beau des étonnements, c'est l'épouvante. »

BARBEY D'AUREVILLY,
à propos de Brummell

QUARANTE ANS APRÈS

Introduction à la nouvelle édition

Ce livre a connu une autre vie. À l'époque de sa première publication, aux débuts des années quatre-vingt-dix, nous étions parmi les premiers à vouloir retrouver « l'esprit des *seventies* ». Saturés de politique, nous avions envie de revivre les utopies de la contre-culture, la révolte punk ou la fièvre disco, en racontant une histoire de ces années qui n'était plus uniquement celle des soubresauts du mouvement gauchiste. Nous nous souvenions du « reporter de l'underground », nous avions grandi avec ses articles, signés Alain "Death Trip" Pacadis ou Alain "No Future" Pacadis, publiés dans *Libération*. Mort tragiquement en 1986, c'est lui qui devait nous servir de fil rouge pour raconter cette longue décennie. De Pacadis, nous gardions d'abord le souvenir d'une silhouette titubante, un corps cassé, abandonné sur les banquettes ou les tables de cette boîte de nuit déjà mythique que nous fréquentions encore : le Palace. Le lendemain on lisait ses articles dans *Libération* et on se souvenait vaguement de l'avoir croisé ivre mort dans le grand escalier. Comment cette épave, ce demi-clochard, pouvait-il, si bien, faire vivre cette parasociété de la nuit, dans des articles que la veille au soir on l'aurait cru incapable d'écrire ? Par quel miracle son « Nightclubbing », le nom d'une de ses plus célèbres chroniques, était-il le plus beau défilé de vedettes en tout genre ? Alain Pacadis se noyait dans les alcools forts et les poudres blanches, mais il savait, sans en avoir l'air, se faire le parfait écho des envies, des (dés)espoirs, des modes, et des défonces d'une époque. Lui qui avait l'air très loin était en effet si près : « Mais quand je parle de moi, je parle de vous. Insensé qui crois que je ne suis pas toi¹ », avait-il écrit un jour. Sa plume, instinctive, était comme ça, faite de fulgurances. Ce qui pouvait souvent apparaître comme anodin, vide et gratuit, se révélait à la longue un parfait indicateur des humeurs voire des passions d'une époque.

1. Alain Pacadis, *Libération*, 6 mars 1978.

Pacadis cristallisait sur sa personne beaucoup de haines, c'était un débris, « une ombre puante bien dérisoire¹ » ou une insulte permanente au métier de journaliste, les lecteurs de *Libération* n'allaient-ils pas jusqu'à demander son renvoi par pétition? Pourtant, tel un Gainsbourg ou plutôt un Gainsbarre, *rock critic* et mondain, Pacadis était une vedette, une signature de ce quotidien lui-même vedette de son temps. À *Libération* il y avait le patron, Serge July, et son « double maléfique » Alain Pacadis, « l'un l'ordre imposant et l'autre le foutoir maladif » comme le dira l'éditorial du numéro hommage du quotidien à leur collègue brutalement disparu. Pacadis, ou Paca pour les intimes, c'était le Gaston Lagaffe de *Libé*. Un Gaston Lagaffe « hardcore » avec ce physique ingrat dont il aurait pu jouer, cette crasse que l'on aurait presque préférée savamment entretenue, cette élégance décalée qui introduisait le malaise. Pacadis dérangeait, personne ne savait trop quoi en faire. Nous-même d'une certaine manière n'avons pas su. En couverture de la première édition de ce livre (en 1994), qui est autant une traversée des années soixante-dix en sa compagnie que sa biographie, Pacadis apparaît souriant sur une photo signée Pierre et Gilles mais son nom n'est même pas cité. Le livre s'intitule alors *L'Esprit des seventies*. Notre éditeur de l'époque nous avait demandé de ne pas insister sur le personnage.

Cette nouvelle version réactualisée remet d'une certaine manière les choses à leur place. Par-delà le récit d'une époque riche en révolutions de toutes sortes, ce livre est d'abord l'itinéraire chaotique et déconcertant d'Alain Pacadis. C'est une chronique de ses rencontres, de ses découvertes et de ses expériences. Nous avons repris l'essentiel du texte original pour l'enrichir de nouveaux témoignages publiés ces dernières années. Ils viennent confirmer ou infléchir nos premières impressions. À travers Alain Pacadis, on retrouve toutes les facettes du prisme des années soixante-dix/quatre-vingt. La période paillettes du Palace s'éloignant, le destin

1. Lettre d'injures envoyée par Musidisc, publiée par *Libération*, 20 décembre 1986.

tragique de Paca, le versant sombre et solitaire du personnage apparaît encore mieux aujourd'hui.

Mais un constat lié au changement d'époque s'impose aussi. Un bouleversement sans précédent nous a éloignés des années soixante-dix et de ses révoltes. Les aspirations, les débats de Mai 68 et des années qui suivirent nous semblent plus que jamais lointains, voire pour certains difficilement compréhensibles.

Enfin, l'émergence d'un personnage comme Alain Pacadis semble aujourd'hui impensable. Il correspond à une période où les compli-
cités, les solidarités permettaient à de multiples courants « radi-
caux » de vivre et de s'exprimer. Ces courants n'ont pas disparu
mais s'organisent différemment. De même, le statut des marginaux
a changé. La société les tolérait et les invitait parfois pour pimenter
le débat public et les soirées télé des trois grandes chaînes...

Quant à la presse libre, qui se résumait pour beaucoup d'entre
nous à *Libération* ou *Actuel*, elle servait de lien, de forum à cette
contre-société. « Tout le monde lisait les articles de Pacadis »
raconte justement Paquita Paquin dans son livre de souvenirs
publié en 2005.

Aujourd'hui le contraste est évident. Le scandale s'est banalisé
et il n'est plus question de révolte mais de survie en une période
de crise particulièrement dure. Aucun quotidien ou magazine
n'a réellement émergé pour remplacer *Libération* ou *Actuel*. La
taille et la technologie d'un téléphone portable suffit aujourd'hui
à se distinguer plus sûrement qu'hier, la lecture d'un journal. Les
discours les plus originaux sont souvent noyés au milieu d'un
torrent d'informations, et l'atomisation des sources, en particulier
celle venant de l'internet, n'arrange rien. On a du mal à réaliser
aujourd'hui le rôle que pouvait jouer un tel personnage, ultime et
lointain descendant d'un Jean Lorrain, « dandy de la fange » fin
de siècle. Raison de plus pour se replonger dans une époque où
tout semblait possible.

DERNIER RENDEZ-VOUS AU DEATH CLUB

Il règne une atmosphère de fin d'un monde le jour de l'enterrement d'Alain Pacadis. Une impression encore accentuée par le décor d'apocalypse de ce mois de décembre 1986. Trottoir embourbé dans la neige, canaux et fontaines pris dans les glaces, températures sibériennes. Pour ne rien arranger, une grève des transports en commun paralyse Paris depuis des jours.

Des colonnes de fantômes, employés, familles hagardes, errent à l'affût d'un improbable bus ou taxi, regagnant qui son quartier, qui sa banlieue. D'autres, dans le froid à pierre fendre, s'acheminent vers le Père-Lachaise d'Oscar Wilde et Jim Morrison, où Pacadis doit être incinéré conformément à sa volonté, confiée, un soir, à Anouchka reine de la nuit...

Sous la coupole du crématorium, on peut apercevoir toutes les familles du mort. Celle civile, dont il s'était éloignée : M^{me} Tiramani, la tante, et ses deux fils ; et puis celles qu'il s'était données. L'équipe de *Libération*, avec forte représentation du service culture, Jean-Marcel Bouguereau, figurant la direction, faute de Serge July. Les fidèles du Palace et de Fabrice Emaer, Gilles Roignant ou Claude Aurenas ; le showbiz avec Hervé Vilard, Nicoletta, les Rita Mitsouko, Georges Moustaki...

Les compagnons et compagnes de route comme Tina, Fabienne ou Anouchka, sans oublier Jack Lang, Yves Mourousi et Alain Maneval. La jeune maison d'édition de Daniel Rondeau et Gérard Voitey, Quai Voltaire. Les sympathisants, Jean Rouzaud, Jackie Berroyer, et quelques anonymes. Un plateau qui aurait réjoui Pacadis le nightclubber amateur de castings interminables. Et puis il y a ceux qui ne sont pas venus par tristesse ou par pudeur...

Reste celui, qui visiblement trop affecté, ou trop orgueilleux, s'est isolé. Serge Gainsbourg, le vieux dandy, retiré livide dans sa Rolls-Royce, avec une poignée d'orchidées noires en guise de couronne. On l'imagine se dire : « Là, ça ne rigole plus, je suis le prochain sur la liste. »

Finalement, engourdi par le froid glacial, la trouille et une conversation d'outre-tombe radotante avec Bayon, le journaliste de *Libération*, qu'il séquestre dans sa limousine, le Barbey d'Aureville yéyé rate le cercueil de Paca. Quand il s'en aperçoit entre deux claquements de dents, il se précipite pathétiquement sur les traces du cortège évanoui, c'est pour s'entendre dire « trop tard, Monsieur, il brûle déjà ». « Il était foudroyé, se rappelle Bayon. Il disait "Oh non", il ne pouvait pas accepter. Le préposé, impressionné par le personnage, son chagrin si dramatique, voyant la star cynique pleurer, a accepté, contre tous les usages, de conduire Gainsbourg tout en bas par un escalier sordide, jusqu'au four. Par une sorte de lucarne d'où les flammes s'évadaient avec un ronflement et des craquements un peu atroces, l'employé a fait le geste de prendre le bouquet d'orchidées pour l'y jeter et Gainsbourg s'étant raidi, offusqué, a tenu à passer lui-même sa main dans le foyer. Une vraie descente aux enfers... »

Entre-temps, la bande-son diffusée dans le crématorium va préparer le terrain à un scandale digne du roi de la fête : Bayon et son ami le journaliste Phil Casoar ont eu l'idée de monter les morceaux qui auront emblématiquement rythmé la vie de Pacadis. Iggy Pop avec « Nightclubbing », Suicide avec « Che », les Stooges et « Dirt », le Velvet Underground pour « Venus In Furs », Nico et « All Tomorrow's Parties ». Un détour par Wagner avec *Tannhäuser*, puis retour à Berlin avec Lou Reed, un rappel de la température avec The Ruts et « It Was Cold », les Sex Pistols et « Holiday In The Sun », Joy Division avec le sépulcral « Atmosphere » et en point d'orgue un extrait de *Didon et Enée* de Purcell chanté par Alfred Deller. Pour Phil Casoar : « C'était juste une petite provocation dans la veine punk pour casser l'ambiance, le sérieux. » L'idée marche à merveille. Malgré un son calamiteux, la musique résonne dans cette crypte de ciment et de marbre avec une intensité cataleptique. Pétrifiés d'ennui, les convives se gèlent à attendre qu'il ne se passe rien, interminablement, avec en fond sonore le fracas des Ruts. Soudain, tout s'accélère, avec les bruits de bottes de sinistre mémoire qui servent d'introduction au morceau « Holiday In The

Sun » des Sex Pistols. Interloqué, Hervé Vilard se lève à demi et dit: « Ah, mais, ils passent des chants nazis. » Une manifestation de formalisme qui reste inaperçue, la scène s'étant déplacée vers l'autel où débouchent en petit comité, au pas de l'oie, les restes attendus. À ce moment une main anonyme coupe le son, exit *Didon*. Tina et Fabienne, qui rongeaient leur frein depuis le début de la cérémonie, se ruent de concert sur l'urne funéraire avec l'intention confuse mais manifeste de fracasser un magnum de champagne dessus. Outrée, M^{me} Tiramani, la tante de Pacadis, s'interpose: « Non, non, je ne vous laisserai pas faire, voyous! » On en vient aux injures, on en est aux mains et aux coups.

Bayon quittant Gainsbourg, de toute façon perdu, essaie vaguement entre deux gifles et peignées de séparer les bagarreuses. Fabienne s'agenouille en pleurs sur les marches. La cérémonie guindée est en train de devenir une page d'anthologie, une livraison grand cru de la rubrique d'Alain "White Flash" Pacadis dans les colonnes de *Libération*.

Au milieu des cris, Anouchka s'est emparée de l'urne, telle une demi de mêlée, suivie au pas de gymnastique par toute la troupe, elle fonce à l'essai: la case numéro 15359, dernière demeure du sans-domicile-fixe. Derrière, décidément choqué, Hervé Vilard, dans l'indifférence générale, proteste toujours. Gainsbourg, complètement gelé sur son banc, marmonne en se retournant sur les travées désertes: « Ben! Où ils sont passés?... » Les derniers retardataires, laissés sur place par le sprint, s'engagent dans le passage, c'est le dernier acte.

Soudain, Anouchka s'aperçoit, dernier clin d'œil d'Alain "sans famille" Pacadis, qu'il n'y a pas de nom sur la plaque qui doit sceller son destin.

Paca n'a pas raté sa sortie. Des funérailles comme on n'en fait plus, le froid, le cahot général, un carrosse mortuaire de mafioso, le cadre sordide et prestigieux, le télescopage de tous ceux qui l'avaient croisé et, pour conclure, le psychodrame de mauvais goût.

UN ENFANT DES SIXTIES

Au seuil de ce voyage à travers les *seventies* en sa compagnie, une image d'Alain Pacadis s'impose, son portrait en jeune homme chic, en couverture de son unique livre. Cette photo en noir et blanc est la meilleure trace de ce personnage qu'il s'était forgé au fil des années. On hésite entre le smoking impeccable avec œillet à la boutonnière et ce visage ingrat et triste: des yeux pesants dissimulés par des Ray-Ban, des lèvres presque sensuelles, un nez « impertinent » accroché à un front interminable, mal caché par une mèche vaguement grasse. Sur le revers de la veste, une petite épingle à nourrice, l'unique signe extérieur de cette folie punk, dont Pacadis s'est fait le chantre dans les colonnes du journal *Libération*. Pacadis aime jouer sur les paradoxes. Il est à la fois mondain et déglingué, punk et smart. On pourrait croire à une énième version du fils de famille qui multiplie les frasques et les provocations, histoire de s'encanailler avant de réintégrer la bonne société. Et si son désespoir apparent n'était que le symptôme de l'état d'esprit de ces jeunes gens bien élevés qui rêvent de mettre le feu au salon de papa ? Il n'en est rien. Le parcours du « jeune homme chic » est finalement plus banal. Il se confond avec celui de toute une génération.

Alain Pacadis est un enfant des *sixties*. Né en 1949, il appartient à cette nouvelle vague de la jeunesse dont on parle dans les gazettes. Ils sont nombreux et bruyants ces enfants du babyboom. C'est l'époque de la fureur de vivre, de *Salut les copains*, des idoles, des minets au Drugstore, des concerts du Golf Drouot, et des nuits au Bus Palladium. Les rockers version Bill Haley ou Elvis Presley sont déjà concurrencés par les yéyés, mais la France profonde ignore toutes ces subtilités. Elle s'étonne de voir cette génération *Âge tendre et tête de bois* twister à la télévision et s'inquiète des bloussons noirs. Au café du Commerce, tout le monde est d'accord: les jeunes ne veulent plus rien faire!

On leur reproche, en fait, d'avoir eu de la chance. C'est vrai, les tragédies qui ont marqué les pères et les grands frères, crise écono-

mique, rationnement, conflits mondiaux, guerres coloniales, leur ont été épargnées. Tout est trop beau, trop facile. Ils n'ont pas l'air de comprendre que les avantages dont ils jouissent ont été acquis par leurs parents au prix de terribles sacrifices. En réalité, cette génération est mal à l'aise. Il semble bien que la société ait tendance à l'oublier. La France qui se veut moderne, paisible et prospère avec ses supermarchés, ses centrales nucléaires et sa Caravelle est toujours soumise à une morale quotidienne d'avant-guerre dictée par la bourgeoisie catholique. À la maison, les mâles règnent sans partage; à l'école, les enseignants ont encore recours aux bonnes vieilles méthodes pédagogiques fondées sur l'autorité des maîtres et le silence de leurs élèves; à l'usine, les contremaîtres se prennent pour des adjudants; quant aux journalistes de l'ORTF, ils sont aux ordres du ministre de l'Information. La France est un pays où l'étroitesse d'esprit se porte bien. *La Religieuse* de Jacques Rivette est censurée, *Les Paravents*, la pièce de Jean Genet, déclenchant un scandale, et la télévision invente le carré blanc.

Une société pleine de contradictions, qui vante la consommation à outrance et les courbes de production vertigineuses, mais qui reste très dure pour ses exclus, ces « attardés » qui doivent s'adapter... Les artisans, les paysans ou les étudiants en lettres. Une grande partie de la jeunesse s'interroge sur son avenir. Au milieu des années soixante, tous les postes clés sont déjà accaparés par la génération issue de la Résistance ou par les rescapés de la collaboration. Aventuriers et technocrates gaullistes ont pris les choses en main et ne sont pas près de laisser la place. Les jeunes cadres dynamiques piaffent d'impatience. Ils s'enthousiasment pour *Le Défi américain* de Jean-Jacques Servan-Schreiber, ou pour le centre de Jean Lecanuet. Quant aux autres, ils ont le sentiment d'être inutiles et s'ennuient mortellement. Le malaise qui est déjà très fort chez les jeunes ruraux venus en masse tenter leur chance dans les usines, commence à gagner les lycées et les facultés.

Dans les familles, on prêche la modération et la réussite par le travail. Chez les Pacadis, on veut encore croire aux vertus de l'éducation et des diplômes. Après tout, le Premier ministre Georges

Pompidou n'offre-t-il pas l'exemple d'un petit-fils de paysan auvergnat qui a su profiter du système scolaire ? Quand on y croit, on peut s'en sortir.

FILS D'IMMIGRÉS

C'est ce que pensent Georges et Nicole, les parents d'Alain Pacadis. Il faut partir en Grèce, au début du siècle, pour retrouver les origines de la famille. Les Tartades sont des Grecs d'Asie Mineure. Leur village, Vourla, est à neuf kilomètres de Smyrne. Ils y font du charbon de bois dans les montagnes, cultivent l'olivier et la vigne. Georges Tartades, le père de Pacadis, a huit ans quand son pays est envahi par les Turcs, sa famille fuit vers Athènes, et choisit définitivement l'exil en 1927. Leur terre promise : la France, où ils vont rejoindre une sœur plus âgée, installée à Grenoble quelques années plus tôt. Au passage, les Tartades voient, comme c'est parfois le cas, un fonctionnaire de l'immigration changer leur nom en Pacadis. Qu'importe, ils n'ont plus l'intention de rentrer au pays. Georges Pacadis grandit en faisant tous les métiers. Au vu des cadences et des salaires, la France n'est pas le paradis, mais la guerre est loin et ce pays accueillant et prospère. Il faut attendre 1931 pour voir arriver les premiers signes de la grande crise économique qui secoue le monde capitaliste depuis le krach boursier de 1929. Les Années folles sont bien finies, voici venir le temps du chômage. Les immigrés deviennent la cible facile d'une extrême droite en plein essor.

Les Pacadis essaient de s'en sortir en travaillant et en économisant toujours plus. À l'image de beaucoup de Français, ils rêvent d'une petite maison, d'un bout de jardin au bord d'une rivière...

En 1936, ils réalisent leur rêve. La famille achète un petit hôtel. Georges, jeune homme, y devient serveur. C'est un peu l'histoire de *La Belle Équipe*, le film de Julien Duvivier, mais dans sa version originale avec sa fin pessimiste, puisque l'hôtel fait faillite. Il est vendu aux enchères et Georges retourne aux petits boulots.

La guerre éclate, le fascisme submerge l'Europe. 1940, la France s'effondre. Les nazis occupent une partie du pays. L'extrême droite parade et le maréchal Pétain explique que le pays doit expier ses fautes et traquer tous ces « métèques » qui ont fait tant de tort à la patrie.

Un dimanche après-midi, dans un cinéma de Grenoble, Georges Tartades/Pacadis croise son double. Nicole est ouvreuse. Avec son visage fin et ses yeux tristes elle ressemble à une starlette. Elle rêve dans sa salle obscure en voyant défiler les films de Jean Grémillon, Claude Autant-Lara ou Marcel Carné.

Quelques semaines après leur rencontre, elle lui raconte son histoire. Elle s'appelle Nicole Hercenberg, elle est juive, et avec sa famille elle a échappé par miracle à une rafle qui pourrait être celle du Vél d'hiv. En quelques heures elle a tout perdu ; elle fuit Paris et ce quartier du Père-Lachaise où ses parents fabriquaient des chaussures, traverse la France pour échouer à Grenoble. Elle loue une chambre et y fait entrer de nuit ses parents et ses trois sœurs, qui n'en sortiront plus avant la fin de la guerre.

Elle seule prend le risque de travailler. Georges, amoureux, les aidera de son mieux jusqu'au terme des hostilités. De ces terribles années, ils sortiront vivants mais meurtris. À la Libération, on les retrouve à Paris où toute la famille est montée. Marié, le couple s'installe dans un petit appartement, au 95 de la rue de Charonne, une pièce unique, une petite cuisine et des toilettes sur le palier. Ils se sentent rapidement à l'aise dans ce quartier populaire.

1949, ils ont un petit garçon qu'ils appellent Alain, ou plutôt qu'ils baptisent Alain, car sa mère l'a décidé, son fils sera catholique, peut-être ainsi échapperait-il aux horreurs qu'elle a connues. Un geste que les membres de sa famille prendront très mal. Nicole, reniée, perdra tout contact avec eux après la mort de ses parents. À travers ce fils qu'ils adorent, leur histoire d'amour continue, même si la vie n'est pas toujours facile.

Dans cette France qui redémarre lentement, où il faut tout reconstruire, l'heure est plutôt aux tickets de rationnement. Les parents d'Alain Pacadis ont monté une petite échoppe dans l'entrée d'un

immeuble. Ils y vendent des chaussures. Un jour, un ami les prend en photo, tous les trois. Pacadis doit avoir cinq ou six ans, sa mère a ce regard infiniment triste qu'elle n'a jamais cessé d'avoir, mais elle est toujours aussi jolie. Quant à son père, il semble prématurément vieilli. Il travaille dur, trop dur, pour offrir à son enfant tout ce qu'il n'a jamais eu ; les années de privation lui coûtent cher, une perforation de l'estomac, mal soignée, qui s'aggrave, qui l'épuise. En 1966, à bout de forces, il meurt.

On devine le désespoir de Nicole. Alain, son fils unique et chéri, devient sa raison de vivre. Le petit garçon est maintenant un adolescent au visage ingrat ; sur les photos on ne voit que ses oreilles démesurées, héritage paternel qu'il ne cache pas encore sous des cheveux incroyablement gras. Sa démarche, déjà, fait sourire, « il marchait sur la pointe des pieds, il glissait sur le sol » se souvient sa tante, M^{me} Tiramani. C'est le type même du bon élève, sage, studieux, il aime déjà écrire et passe ses journées à lire, dévorant les contes et légendes de la Grèce antique ou de l'Égypte ancienne, ainsi que les classiques de la littérature française.

Très croyant et habile de ses mains, il confectionne des crèches avec des personnages qu'il peint délicatement. Il se passionne aussi pour toutes sortes de collections, les porte-clés, les timbres, les soldats de plomb...

Le tête-à-tête avec la mère commence. Elle ne vit que pour et par son fils, elle le couve, cherche à s'intégrer complètement à sa vie, l'accompagnant partout, allant jusqu'à s'habiller comme lui : un amour démesuré. Aux premières velléités d'indépendance, elle reste aveugle. Lui, supporte et se soumet à cette mère qu'il doit beaucoup aimer. Il ne peut et ne sait rien faire par lui-même, elle est son point de repère dans une vie qui n'est pas toujours facile.

Prête à tous les sacrifices, Nicole va inscrire son fils dans l'une de ces « boîtes à bac » qui fleurissent à la fin des années soixante. À l'Institut Bonaparte, dans le XI^e arrondissement, on travaille !

Habillé d'un petit costume triste, Alain Pacadis reste fidèle à son image désuète de bon élève. Doué pour le français et les langues vivantes, il vit dans son monde à lui et ne se mêle pas vraiment

à ses camarades de classe dont, pourtant, il retrouvera certains au fil des années: Jacky Jacobovitch, Raphaël Bassan ou Patrick Fauss. On ne le voit jamais au Cristal, ce bar devenu le point de rendez-vous des potaches du quartier. De toute façon, à l'époque il ne fume pas, ne boit pas, ne s'intéresse pas à la musique et semble étranger à la principale préoccupation de ses copains: les filles. Le Cristal il s'en souviendra pourtant bien des années plus tard, s'inventant dans un article pour *Playboy* les souvenirs « d'un jeune en marge qui vit au rythme du rock'n'roll¹ », à l'opposé du garçon renfermé, finalement assez terne et sans réelle envergure qu'il était à l'époque.

Mais comme les autres, Pacadis bouscule son existence rangée. Il a quelques passions comme le cinéma. C'est un pilier de la Cinémathèque, où il va régulièrement avec sa mère. Et puis il y a ces soldats de plomb, qu'il passe des heures à confectionner dans la cuisine familiale. Passionné d'uniformes, il se rend très souvent au musée de l'Armée et reconstitue les batailles célèbres en de méticuleux dioramas. À l'époque, il se proclame d'ailleurs bien volontiers bonapartiste.

Son physique ingrat, son allure fragile et réservée font de Pacadis la cible des plaisanteries faciles. Dans la cour de l'Institut, quand il se promène avec son costume noir et ses chemises blanches vieillottes, on entend souvent chuchoter: « Tiens, voilà Maldoror. »

Juin 1967, Pacadis obtient son baccalauréat. Il s'inscrit à l'Institut d'Art et d'Archéologie, ainsi qu'à l'inévitable École du Louvre.

Il fait l'apprentissage d'une certaine liberté. Sa mère qui n'a jamais cessé de s'occuper de lui prend conscience de ce besoin d'indépendance, peut-être a-t-elle tout simplement peur qu'il s'en aille. Elle lui permet donc de louer, dans le même immeuble, une chambre pour lui tout seul. Il ne la quittera pas pendant quinze ans, ce sera son unique logement.

1. Alain Pacadis, *Playboy*, n° 48, novembre 1977.

UN DANDY AU QUARTIER LATIN

Année scolaire 1967-1968, Alain Pacadis change peu à peu, lycéen sans histoires, on le retrouve étudiant studieux (ses résultats à l'École du Louvre sont excellents), cultivé et gentil, mais son apparence a changé.

Il se donne des allures de dandy fin de siècle, chemise en dentelle ou à jabot, redingote noire en piteux état... Il se fait des amis, Marie-Françoise Glaize avec laquelle il va partager tous les moments d'effervescence de Mai ou Gérard-Georges Lemaire qui, comme lui, attache de l'importance à la touche vestimentaire qui le fera sortir du lot et cultive une même passion pour la littérature. À l'Institut d'Art, ils se sentent un peu en marge, les garçons y sont minoritaires et les filles issues de bonnes familles bourgeoises un peu coincées. Exception qui confirme la règle, Pascale Renaudière est une des filles vraiment originales de l'Institut. Son verbe haut, son ton gouailleur, ne passent pas inaperçus. Même si Paca, comme on le surnomme, et elle, ne sympathisent pas immédiatement, ils n'ont pas fini de se croiser.

Avec ses nouveaux amis, Pacadis découvre aussi les promenades au Luxembourg et les verres à la terrasse du Champô. Ils sont loin de devenir des militants, mais ils observent avec curiosité les soubresauts du quartier. La tension est en effet montée d'un cran à la fin de l'année 1967, avec ces manifestations toujours plus spectaculaires contre l'intervention américaine au Vietnam. Spectateurs de « combats » qui ne mobilisent encore qu'une poignée d'étudiants, ils restent hésitants: « On voulait faire quelque chose de son temps, explique Gérard-Georges Lemaire, mais on ne savait pas quoi exactement. »

Et puis vient le joli mois de mai. « J'avais dix-sept ans en 68, écrira plus tard Pacadis, ma première année de fac. Ça avait pourtant bien commencé, j'avais d'excellents résultats, et puis qu'est-ce qui m'a pris au printemps de commencer à jeter des pavés, un plan *destroy*¹. »

1. Alain Pacadis, *Un jeune homme chic*, Le Sagittaire, 1978.

EN MAI, FAIS CE QU'IL TE PLAÎT

Vendredi 10 mai, vers 21 heures, la police bloque tous les ponts de Paris et occupe toujours la Sorbonne. Plus de vingt mille jeunes remontent le boulevard Saint-Michel. Tous savent qu'il y a encore quatre étudiants incarcérés à Fresnes. Depuis plusieurs jours, les dirigeants étudiants ont tenté de calmer le jeu, de canaliser le mouvement. Rien n'y fait, ce soir tout le monde veut en découdre. Pacadis et ses copains de l'Institut d'Art sont là. Ils suivent quand ils entendent « encerclons les flics », qui sont à la Sorbonne. Ils approuvent et se retrouvent à dépaver la rue Gay-Lussac dans une atmosphère de fête. Daniel Cohn-Bendit écrira un peu plus tard : « Des milliers de gens ressentirent l'envie de se parler et même de s'aimer. Cette nuit-là mit au chômage un grand nombre de psychanalystes¹. »

Les gens sont surpris d'être là et les militants sont dépassés. « On était tous dans l'événement sans y être vraiment, reconnaît Gérard-Georges Lemaire, les discussions entre groupuscules, les négociations avec le pouvoir nous concernaient finalement assez peu. Nous avions une activité de potaches attardés. » Pacadis a trouvé un casque de pompier et s'occupe des secours. « Il n'était pas violent mais il avait un goût prononcé pour la provocation », raconte Marie-Françoise Glaize. Ce 10 mai, il est enthousiaste, l'étudiant discret s'est mis à participer à toutes les assemblées générales, parfois même à prendre la parole.

À 2 h 15 du matin, le grand happening estudiantin se transforme en bataille rangée. La police va reprendre les barricades une à une, matraques contre pavés. Des types résistent une heure ou deux avec leur mouchoir devant la figure, les flics reculent, chargent. Les étudiants se replient, d'autres sont arrêtés. Gérard-Georges Lemaire se souvient d'avoir vu Pacadis avec une lance à incendie, tentant de dissiper les épais nuages de gaz lacrymogène. En 1972, encore enthousiaste, Paca écrira : « La barricade est un formidable spectacle, surpassant tous les "son et lumière",

1. Daniel Cohn-Bendit, *Le Grand Bazar*, Belfond, 1975.

combien pâles paraissent les compilations d'Arman et les voitures compressées de César devant les voitures en feu attaquées par les CRS rue Gay-Lussac¹. » Au petit matin on compte des centaines de blessés. La France, qui a suivi, grâce aux stations périphériques, la fête puis l'émeute, est indignée. Si le camp retranché du Quartier latin est tombé, il reste les facultés pour un dernier repli stratégique.

Alors que la police évacue la Sorbonne, les étudiants votent en assemblée générale la grève et l'occupation. L'Institut d'Art, qui est pourtant loin d'être un bastion révolutionnaire, se met à l'heure du mouvement. Dans les amphis et les salles de classe, on retrouve le grand défolement de la rue Gay-Lussac. « Avec Alain on a commencé à bien se connaître, raconte Marie-Françoise Glaize, on parlait de musique, de peinture, plus rarement de politique. On dormait à l'Institut. On partait souvent au petit matin pour aller chercher du ravitaillement aux halles de Baltard. »

L'AJS REPREND LE FLAMBEAU

Alors que la France entière arrête le travail et prend ainsi le relais de la révolte étudiante, Paca croise aux Arts et Métiers Serge Grünberg. Il est rapidement séduit par ce jeune homme qui ressemble au héros de Paul Nizan dans *La Conspiration*. Au milieu de ce printemps révolutionnaire, Serge est plutôt convaincant quand il évoque le rassemblement des jeunes et des travailleurs « qui va accélérer l'effondrement du capital ». Il fait partie d'un noyau de militants professionnels appelé l'Alliance des Jeunes pour le Socialisme (AJS). Depuis plusieurs années, ces adeptes de Trotski et de Pierre Lambert, leur chef charismatique, recrutent dans cette jeunesse révoltée et déçue par la modération du Parti communiste. Ils doivent faire face à la concurrence de clans rivaux car les chapelles ne manquent pas. Il y a d'autres trotskistes restés fidèles à la IV^e Internationale fondée par le vieux Trotski en 1938,

1. Alain Pacadis, mémoire de maîtrise, Sorbonne, 1972.

la Jeunesse Communiste Révolutionnaire (JCR); des partisans de l'expérience maoïste en Chine avec l'UJCMML et des dérivés de l'anarchisme comme le Mouvement du 22 mars.

Mais l'AJS tranche singulièrement sur ces autres groupuscules. La référence au combat des peuples du tiers-monde n'est pas vraiment une priorité pour cette organisation. « Nous voulions renverser cette société. Nous nous battions pour construire un parti structuré, sérieux. Pacadis n'était pas insensible à notre vision des choses. » Serge Grünberg met ainsi l'accent sur ce besoin d'ordre dans la révolte que recherche Paca, l'étudiant sérieux et parfois gêné au milieu du grand « bordel » de Mai. Il s'est à plusieurs reprises opposé à certains débordements, souhaitant le maintien des examens en septembre ou s'interposant quand plusieurs étudiants voudront utiliser des objets trouvés au cours de fouilles archéologiques pour repousser une charge de CRS dans la rue. Pour l'AJS, la révolution n'est pas un dîner de gala, ni même une partie de plaisir. L'aventurisme, l'irresponsabilité coûtent cher.

Pacadis, qui est le seul représentant de l'AJS à l'Institut d'Art, milite de façon régulière, continue, sérieuse, même s'il confie un jour à Marie-Françoise Glaize qu'il a choisi l'AJS parce qu'on y pratique « la plus belle des langues de bois », ce qui n'est pas faux. L'organisation, c'est avant tout un grand spectacle qui ne peut que réjouir Pacadis, l'ancien nostalgique de l'épopée napoléonienne; une grande fête, une autre famille avec ses poings tendus, ses drapeaux rouges claquant au vent, son service d'ordre impressionnant et ses discours scandés. Adhérer, c'est gagner une fraternité exigeante, se donner une certitude et une supériorité, s'assurer le pouvoir d'injurier le bourgeois. À chaque meeting, on se fait plaisir à coups de slogans et de plaisanteries, on admire les chefs tout-puissants, Pierre Lambert, le fondateur, et surtout Charles Berg, le secrétaire général aux discours enflammés. Mais adhérer au trotskisme c'est aussi faire le choix d'une cause perdue et d'un combat désespéré. Dans toutes les réunions, Paca croise d'autres fils d'immigrés dont les parents ont eu la même histoire que les siens. Ils ont subi les pires humiliations. En ce printemps

1968, leurs enfants ont quelques comptes à régler. Le 22 mai, le ministère de l'Intérieur annonce que Daniel Cohn-Bendit est interdit de séjour. Les étudiants ripostent quelques heures plus tard en criant: « Nous sommes tous des juifs allemands! »

LA BOURSE EN FLAMMES!

Alors que le gouvernement ne répond plus et que le mouvement populaire s'étend dans tout le pays, de Gaulle décide de parler. On sait ce qu'il advint de sa proposition de référendum, on connaît la suite. Le soir même, l'émeute gagne toutes les grandes villes. Beaucoup de jeunes ouvriers, de chômeurs, de « blou-sons noirs » comme on les appelle à l'époque se sont joints aux étudiants. Il ne s'agit plus seulement de se battre avec la police mais d'attaquer les repaires ennemis: permanences gaullistes, commissariats, préfectures...

Les combats durent plus de dix heures à Paris. La violence atteint partout un paroxysme qu'il est difficile de dépasser sans faire usage des armes à feu. « On était dans toutes les manifestations, raconte Marie-Françoise Glaize, Alain avait toujours son casque de pompier. Le 24, il s'est même retrouvé un peu par hasard dans le groupe qui a incendié la Bourse. Quand il est revenu il était très fier de lui. C'était totalement spontané. »

La situation est devenue incontrôlable. Le 25 mai à 15 heures, les syndicats et le patronat se retrouvent autour d'une table sous les auspices du gouvernement Pompidou. Trois jours plus tard, la France apprend qu'un « accord est conclu » au ministère du Travail, rue de Grenelle. La grève générale, elle, continue.

DES CA À L'UNEF

Alain Pacadis est un des membres du Comité d'Action de l'Institut d'Art. Les CA regroupent les militants d'extrême gauche et les

inorganisés. Tout le monde y prône l'activisme révolutionnaire le plus absolu.

Le 19 mai 1968, une première tentative pour coordonner les comités d'action de la région parisienne a lieu à l'Institut d'Art. Plus de deux cents personnes représentant cent quarante-huit CA se mettent d'accord pour lancer un appel commun. Mais les querelles de groupuscules se poursuivent en coulisses. Le 27 mai, de graves désaccords apparaissent sur la manière d'envisager l'avenir. Pour Daniel Cohn-Bendit et ses amis du Mouvement du 22 mars, toute alliance avec des partis ou des syndicats traditionnels comme l'UNEF est impossible. Les militants de la JCR et de l'AJS condamnent cette prise de position. L'unification des comités d'action ne verra jamais le jour.

Pacadis se relient sur l'UNEF, le syndicat étudiant où l'AJS est solidement implantée. Il sera d'ailleurs délégué de l'Institut d'Art au congrès de l'UNEF à Marseille, en décembre 1968. C'est peut-être son dernier baroud en politique. Au programme, embrouilles en tout genre, bagarres entre services d'ordre, tribunes prises d'assaut par tel clan pour s'opposer à tel autre, le congrès est bien le champ clos des rivalités d'appareils qui ont déjà empêché la coordination des comités d'action.

Tout le monde y met du sien : les communistes de stricte obéissance veulent en finir avec les gauchistes, la JCR tente une OPA de grande envergure sur la direction, l'AJS mobilise tous ses bastions de Clermont-Ferrand à Dijon en passant par les Beaux-Arts et la Sorbonne. Quant au PSU, il veut sauver la peau de Jacques Sauvageot, le secrétaire général de l'UNEF qui sort de ses rangs... Dans la confusion la plus totale il gagne de justesse. *Le Nouvel Observateur* salue la victoire de la « magouille », de quoi laisser ému et troublé un jeune militant perdu au milieu de ce grand déballage.

À l'AJS, on aime les images pieuses des Lénine et Trotski. On se réfugie dans un activisme incessant, des réunions quotidiennes jusqu'à trois heures du matin. Cela suppose une disponibilité quasi absolue. Dans un tel contexte, l'apparition de tout problème

d'ordre privé est perçu comme une manifestation d'« individualisme petit-bourgeois ». Mais ce qui gêne peut-être le plus Paca, c'est cette morale ultra-conservatrice ; qu'on se souvienne, par exemple, du machisme satisfait qui relègue les femmes à l'intendance et leur interdit de s'exprimer. L'AJS est imbattable sur ce terrain. Faut-il enfin rappeler le rejet des homosexuels ? Le premier article, publié dans *Rouge*, l'hebdomadaire de la Ligue Communiste issue de la JCR, consacré aux homosexuels, se contente de menacer les « folles » d'être éjectées du prochain cortège ouvrier qu'elles viendraient perturber¹. La Ligue évoluera sérieusement par la suite, pas l'AJS ! Pour Pacadis la déconvenue n'est pas si terrible, il a toujours « milité » en gardant du recul.

Même s'il ne manifeste pas avec ostentation son penchant pour les garçons, il croise le fugitif Comité d'Action Pédérastique Révolutionnaire à la Sorbonne lors de l'occupation...

Puis vient le temps des défaites politiques avec les manœuvres habiles de de Gaulle, la mobilisation de la CGT pour appuyer la reprise du travail, la victoire du « parti de la trouille » aux élections législatives de juin. Alain et Marie-Françoise ont bien senti la « dégringolade », mais comme les autres ils pensent que le mouvement va repartir après les vacances. Leur analyse est, avec le recul, un peu naïve, mais comment imaginer que tout va se terminer comme ça. Ils sont, comme beaucoup, écœurés par l'attitude du PCF et de la CGT, les accords de Grenelle les révoltent. C'est sûr, tout va reprendre. D'ailleurs, rien n'est plus vraiment comme avant. En octobre et novembre, on ne compte plus les AG, les interventions d'étudiants pendant les cours. Les enseignants qui se sont montrés très critiques vis-à-vis du mouvement, comme André Chastel à l'Institut d'Art, sont chahutés. Mai 68 a changé beaucoup de choses. Un étudiant timide se met subitement à animer les réunions. Pacadis fait partie de cette foule de gens qui vont prendre conscience qu'une autre vie est possible avec un déferlement d'énergie trop longtemps comprimée.

1. *Critique communiste* (revue théorique de la LCR). Militantisme et vie quotidienne, n° 11/12, 1977.

Le fossé se creuse entre Nicole et son fils. Dans cette étrange atmosphère de grandes vacances et de guerre civile larvée, on imagine les craintes de cette femme à qui Alain Pacadis essaie de raconter ces grands moments de liberté et de révolte.

CHANGER LA VIE!

À travers l'expérience de l'occupation de l'Institut d'Art, Pacadis a découvert un nouveau mode de vie. En mai, on a réinventé la société dans un climat plutôt bon enfant. Les débats se sont enfiévrés assez vite. On a parlé de « pouvoir étudiant », et les enragés du 22 mars alliés à la JCR ont refusé les options modérées ou réformistes. Faut-il brûler la Sorbonne ? Comment en finir avec le monopole de la bourgeoisie sur le savoir et la culture ? On a créé alors des groupes de travail. Des intellectuels de renom sont venus plancher et d'anciens responsables ont fait leur *mea culpa* en public. Il a fallu s'organiser. Des commissions spécialisées ont été mises sur pied par des volontaires. Les problèmes étaient difficiles à résoudre : autodéfense et service d'ordre, hygiène et nettoyage, incendie, dortoirs, alimentation, etc. Ce sont des groupes de copains qui ont pris en charge ces différents secteurs. Ils partagent tout, mangent peu et dorment à la sauvette sur une table ou dans un amphithéâtre. Un monde presque idéal, mais où la tension nerveuse est terrible ; au moindre problème les gens s'effondrent. La vie à l'Institut d'Art est une succession de moments exaltants ou éprouvants, qui marquent Pacadis à jamais.

Après tout ça, plus question de retrouver la vie quotidienne d'avant mai. L'expérience de ces dernières semaines se transforme en refus total des vieilles structures de la société : la famille, le couple sont sérieusement remis en question. Alain Pacadis fait partie de cette génération qui va chercher sa voie à travers l'idéal communautaire.

LA BASE ROUGE

« Qu'est-ce qu'on attend pour la faire cette révolution ? » se demande une étudiante en pénétrant dans le grand hall de Censier. Partout des affiches, des graffitis, des portraits de Marx, Lénine, Trotski ou Mao. Plutôt grisant comme atmosphère, en cette année 1969 où les feux sont un peu retombés. À Censier, on entretient la flamme. On y prépare les manifestations, on accueille les étudiants chassés d'Assas par l'extrême droite. Les comités d'action y tiennent leurs derniers conclaves plutôt tumultueux et l'UNEF y appelle au combat.

En cas de mobilisation générale, le service d'ordre est considérable, pas moins de deux mille étudiants armés de manches de pioches. Chaque groupe gauchiste doit protéger une partie de la faculté. À Censier, on se croit toujours en guerre. Le rez-de-chaussée, une salle des pas perdus assez triste, est la galerie marchande de la révolution. On s'y bouscule au milieu des affiches et des banderoles. La cafétéria est un point de rencontre. C'est peut-être ça l'essentiel, au fil des mois on a appris à se connaître, à parler d'autre chose que de la dernière attaque des fascistes. On s'échange des tuyaux... Censier est une plaque tournante pour tous ces collectifs et ces communautés en formation.

C'est en se promenant, en venant aux nouvelles à Censier, « carrefour des marginalités », que Paca va croiser ceux qui vont devenir sa première bande, sa première famille de substitution, des jeunes gens pour qui, comme pour lui, après 68 plus rien ne peut être comme avant. Jean-Marc Zeller est de ceux-là, avec des copains gauchistes liés aux situationnistes, il a formé un collectif dans lequel Pacadis va peu à peu se glisser.

À l'époque, tout le monde prête sa chambre à tout le monde; comme sur les barricades, on improvise sans tellement réfléchir. On débarque sans prévenir, chez les uns chez les autres jusque très tard dans la nuit; de toute façon, rares sont ceux qui ont le téléphone. On s'entasse à dix dans de minuscules appartements d'étudiants, on est ravi de faire connaissance en fumant tranquillement

des joints de haschisch à l'abri des regards indiscrets de la police. On discute de tout, de rien, on a en commun le refus de ce monde que les adultes ont à offrir, le refus des conventions sociales, des morales étouffantes. Les Teppaz rudimentaires jouent à longueur de journée cette musique américaine qui a le souffle de la révolte, Bob Dylan et bientôt Grateful Dead ou les Doors. Les années soixante-dix débutent sous le signe de l'ouverture et de l'espoir.

La petite chambre de Pacadis est, comme toutes les autres, un lieu de rencontres. Il a transformé son minuscule pied-à-terre en parodie de tente napoléonienne. Tout y est, les tissus aux armes de l'Empereur, des emblèmes rappelant l'épopée, un matelas à même le sol et beaucoup de soldats de plomb. Des soldats de plomb qui lui permettent maintenant de payer ses études. Comme d'autres font du tri postal de nuit, Paca fabrique, à la demande, des soldats, et des dioramas, pour des marchands de figurines des grands boulevards. S'il trouvera avec le temps d'autres moyens de subsistance et abandonnera rapidement les soldats de plomb, il gardera jusqu'au bout la folie de l'uniforme, du costume à brandebourgs, et conservera dans sa petite bibliothèque une série d'ouvrages sur la Grande Armée. Au milieu de cette chambre, aucun des copains qui passent n'oublie les images de l'Empereur ou le buste de Wagner, qui tranchent singulièrement avec les goûts du moment. Cependant Alain Pacadis n'est plus le lycéen de l'Institut Bonaparte, ses cheveux ont poussé, il a découvert la musique et s'intéresse moins aux études, préférant souvent les sorties nocturnes et les après-midi passés à fumer au café maure de la Mosquée de Paris. Il se découvre curieux de tout ce qui est en marge de cette société abhorrée.

S'il a beaucoup de copains, il reste pourtant bizarrement isolé, ne fait partie pour l'instant d'aucune bande, d'aucun groupe, survolant tout sans s'engager vraiment, « un anarchosolitaire » comme le décrit Jean-Marc Zeller.

6 MARS 1970

« Je pars pour te laisser la route libre, je vais rejoindre ton père. » Une dernière lettre griffonnée sur une feuille de papier. Nicole Pacadis a avalé le tube de somnifères. Paca la retrouve vers 9 heures du matin allongée sur son lit, les yeux fermés. Sa mère est morte. Il erre dans les rues, hagard, pleurant sans cesse en relisant mentalement les derniers mots de sa mère qu'il serre au fond de sa poche.

Depuis plusieurs semaines, il évoquait ses envies de voyage, partir, « sur la route », couper en douceur ce « cordon ombilical » qui était devenu la seule raison de vivre de sa mère. Il est seul désormais, libre. Une liberté espérée peut-être mais pas à un tel prix. Une liberté à laquelle il n'est de toute façon en aucun cas préparé. Paca, enfant adoré, choyé, couvé, se retrouve seul sans avoir appris les règles minimales du système D vital. Sa peur panique de la solitude, son laisser-aller physique légendaire trouvent ici leur source. M^{me} Tiramani, sa tante, le recueille dans un état lamentable. Pendant plusieurs semaines, il va venir habiter chez elle, avec ses cousins. Le temps d'une reprise en main impossible, il est déjà trop loin des valeurs traditionnelles qu'avec amour et maladresse elle essaie de lui enseigner. D'ailleurs autour de lui rien ne l'y pousse, c'est l'époque des remises en question, de la contestation tous azimuts. Les règles de la vie bourgeoise ne sont plus à l'ordre du jour.

Entre deux séjours chez sa tante, à Boulogne, Alain Pacadis s'intègre de plus en plus à ce groupe qu'il croisait à Censier. Christine B. se rappelle comment, effondré, il les suivait partout, restant des heures à fixer tristement les plafonds des cafés, des appartements où ils se retrouvaient. Eux aussi à leur manière sont un peu orphelins, orphelins d'une famille qu'ils ont rejetée, d'un mode de vie qu'ils remettent en question, préférant s'inventer leurs propres règles dans un embryon de communauté. « On avait des rapports de type familial, assez informels. On tournait dans différentes chambres, c'était un système de vie itinérante avec des

rapports affectif très forts. On rejetait le militantisme qui nous avait si vite déçus et tous les schémas politiques ou sociaux traditionnels. C'est ce qui a plu à Alain. »

Pacadis se trouve une autre famille. À la dérive, il se raccroche à ses copains qui l'emmènent aux concerts de free jazz, très en vogue à l'époque. L'engagement gauchiste, le militantisme auraient pu pour lui, comme ils le firent pour beaucoup d'autres, jouer ce rôle. Mais l'ascétisme de ceux qui préparent le grand soir ne peut lui convenir. Il préfère cette jeunesse qui, sur la trace des hippies américains, veut réinventer la vie. Il a fait sienne « l'idée d'une culture alternative qui pourrait saper l'autre sur ses bases et préparer le terrain à la Révolution en ôtant au système son semblant d'idéologie¹ ».

Pour Pacadis, plus question de s'oublier dans d'interminables gesticulations politiciennes. Jean-Pierre Lentin écrivit un jour : « Ce qui m'a dégoûté du militantisme, c'est tout un mode de vie qu'il interdisait. Être militant c'est manger son temps en réunions, en discussions, en meetings. Soi-disant le prix de la démocratie et pourtant les décisions sont toujours prises ensuite par des petits comités². » Il résumait ce que Paca et beaucoup d'autres pensaient. Pacadis a fini par se l'avouer, il n'aime pas les filles, mais il trouve en Christine B. un peu d'affection et beaucoup de compréhension. Au cours de l'été 1970, elle et ses copains de Censier décident de partir pour ce grand voyage longtemps rêvé. Première étape de ce périple, archétype de ce grand tour réactualisé que feront bien des jeunes révoltés des années soixante-dix, la Crête où Paca les rejoint très vite.

LA ROUTE

L'été 1970, c'est le grand départ pour ceux qui ont vécu les barricades. Mai aura été le détonateur, ils en ont assez des routes toutes

1. Alain Pacadis, mémoire de maîtrise, *op. cit.*

2. Jean-Pierre Lentin, « Actuel tout nu », *Actuel*, n° 29, mars 1973.

tracées, des chemins balisés par les certitudes de leurs aînés et sont déjà, pour beaucoup, revenus des espoirs de « lendemains qui chantent » agités par les groupuscules gauchistes qui finalement « ne se différenciaient de leurs prédécesseurs que par leur taille et leur audience¹ ».

« Et si d'un gouvernement à un autre gouvernement nous n'avons pas pris le temps de transformer notre façon de tendre la main, c'est qu'un autre gouvernement ne peut rien pour nous, et qu'il n'était pas aussi important que cela qu'il ait changé² », écrivait à l'époque Yves Simon.

Leur révolution, ils la feront intérieurement. La route, avec ses surprises, ses mystères, ses enseignements, sera la porte de sortie d'une jeunesse avide de changement. L'Orient a certainement des vertus, une sagesse, que la civilisation du profit a occultées à tout prix. Aucun regret dans ce départ et surtout, pas de carte, pas de guide. On part à l'aventure, sans voiture, sans argent, comme pour se purifier des scories du matérialisme exacerbé, se ressourcer au contact des philosophies ancestrales.

Tourner le dos au système, *drop out*, lâcher tout, c'est le mot d'ordre de ces années. On a peut-être relu Joseph Kessel, Paul Morand et en tout cas *Aden Arabie* de Paul Nizan, avec la préface de Jean-Paul Sartre, qu'on s'arrache chez Maspero, la librairie phare du Quartier latin. De toute façon, les routes sont balisées par les expériences des premiers beatniks. On connaît son Kerouac par cœur : « Quelque part sur les chemins on me tendra la perle rare³. » Pacadis, grand lecteur, a certainement cette mythologie en tête mais, plus que tout, il part pour s'éloigner de Paris, pour penser un peu moins à sa mère et à son dernier geste d'amour empoisonné.

Goa, c'est très loin de la rue de Charonne.

1. Jean-François Bizot, *Actuel*, n° 29, mars 1970.

2. Yves Simon, *Transit express*, Grasset, 1975.

3. Jack Kerouac, *Sur la route*, Gallimard, 1960.

UN LONG VOYAGE VERS GOA

Depuis le 1^{er} juin 1970 Christine B. s'est installée à Matala, en Crète. Avec ses copains, elle dort dans des grottes à proximité de la plage. Un peu plus loin, deux restaurants sont un point de passage obligatoire des hippies en partance pour l'Orient, Christine se souvient de longs moments passés avec ces groupes d'Américains qui arrivent de Californie. Ils leur racontent tout, les hallucinogènes qui ouvrent les portes de la perception, le retour à la sagesse orientale, les communautés, la *free press*, la non-violence, la lutte contre la guerre du Vietnam, l'amour et la paix. Quelle surprise pour les petits Français encore très sages, qui sortent à peine de leur amphithéâtre où leurs copains ont les cheveux courts et leurs copines des jupes à carreaux. Ils découvrent la contre-culture américaine rythmée par la pop music. Sur la plage on écoute inlassablement Grateful Dead ou Jefferson Airplane.

En août Pacadis débarque. Il fait 40° à l'ombre, mais il porte une chemise noire, un pantalon tout aussi noir et des chaussures de ville, qu'il ne quitte jamais. À quoi bon puisque de toute façon il ne se baigne jamais non plus. Dès son arrivée, il est pris en charge par ses copains. Financièrement d'abord, puisque l'argent est mis en commun, et surtout affectivement. Il a besoin d'eux pour compenser cette perte brutale de tendresse maternelle.

Après avoir gagné un peu d'argent en faisant les vendanges à Thessalonique, ils partent pour Istanbul. Trois semaines à l'hôtel, et des journées entières dans les souks. Ils font du tourisme, Paca adore ça. Souvent il les quitte pour visiter seul les sites qu'il a étudiés à l'Institut d'Art ou à l'École du Louvre. Paca et Christine sont désormais tous les deux. C'est lui qui l'entraîne pour aller plus loin. L'objectif est de se retrouver en Inde, à Goa, pour Noël ! Le premier obstacle c'est d'abord de gagner l'Iran. Les trains sont bondés et certains Turcs ne résistent pas devant les charmes d'une jeune Européenne. Paca, chétif, n'est pas des plus courageux. Souvent il se retrouve à moitié couché sous les banquettes, laissant Christine se défendre toute seule.

Arrivé à Ercis, à l'extrémité est de la Turquie, le train s'arrête. Il faut continuer en stop. Ils abattent en moyenne cinquante kilomètres par jour avec, au programme, embrouilles et harcèlements en tout genre. Pacadis connaît quelques moments de déprime, mais il se reprend toujours au bout d'une heure. Ils se sentent comme des enfants qui ont tout à découvrir.

À Téhéran, les « deux mômes » font la connaissance de l'ambassadeur de Thaïlande qui les reçoit dans sa superbe villa. Bouddha et confort moderne, à deux pas du Grand Bazar et des mosquées! Un petit morceau de Thaïlande au pays du shah. L'ambiance est ambiguë, l'ambassadeur a des vues sur Christine. Ce qui n'empêchera pas Alain Pacadis de partir seul visiter Ispahan.

Au jour prévu, il retrouve Christine et ensemble ils décident de franchir un nouvel obstacle: la traversée du désert. Il n'y a pas beaucoup de camions et les pistes sont très périlleuses. C'est le pire moment... Christine manque de se faire violer à plusieurs reprises; ils dorment clandestinement dans des villages où les enfants jettent des pierres sur le moindre étranger. Ils font même du stop dans les réserves de tigres du shah d'Iran, s'étonnant plus tard de ne pas avoir été pris. Au bout de la route, il y a Machhad, la dernière ville iranienne. Faire du stop n'est plus conseillé, il faut prendre un car pour entrer en Afghanistan.

À Herat, de l'autre côté de la frontière, la violence et la tension n'ont pas disparu mais c'est un autre monde. Les Afghans sont calmes et silencieux. Ils fument du kif toute la journée. Ils ne prêtent guère d'attention aux hippies qui se croisent dans le grand marché.

Christine a déjà fumé en Turquie, mais là c'est très différent: « Pour Alain et moi c'était l'explosion. On a tiré sur le shilom jour et nuit. C'était un monde de rêve, nous étions totalement déconnectés de la réalité. La vie tournait autour de la drogue. On est resté une dizaine de jours et Paca m'a de nouveau entraînée vers Kandahar. »

La ville a un côté médiéval avec ses chemins de terre et ses murailles. Elle baigne tout entière dans les vapeurs de shit et de sable. Le

délire commencé à Herat continue. Paca et Christine s'enferment dans une chambre d'hôtel. Ils y restent pendant plusieurs jours tirant sur le narghilé local. Ils sortent de leur bulle pour se précipiter au bazar : « Alain aimait beaucoup cet endroit. On rentrait dans des cafés et on regardait les Afghans avec leur demi-sourire. On a même atterri un soir dans une fumerie d'opium, mais ça c'est très mal terminé car nous n'avions pas l'intention de payer. »

Le « rêve » continue à Kaboul quelques jours plus tard. N'ayant plus d'argent, les deux Français se retrouvent au consulat. Pacadis en profite pour lancer un SOS à sa tante. En attendant un éventuel mandat, il découvre la ville avec Christine. Il y a toujours des souks et de la drogue mais l'atmosphère est plus touristique. On trouve même des restaurants européens et un grand hôtel. Un soir, Christine rencontre un garçon qui ne lui déplaît pas. Paca s'efface alors, un moment, le temps de se rendre à Mazâr-é Charîf, à plus de deux cents kilomètres de la capitale, afin de visiter la plus belle mosquée du pays.

Pacadis revient à Kaboul où l'argent n'arrive toujours pas. Il réussit une nouvelle fois à convaincre Christine. Ils vont reprendre la route sans rien en poche, en faisant la manche, avec tout juste de quoi payer un bus pour passer la frontière du Pakistan. Ils iront jusqu'à Islamabad, et là seront confrontés à un autre monde beaucoup plus dur. Les gens sont armés. Il faut s'adapter et vivre comme les Pakistanais.

Paca et Christine sentent que c'est le bout du voyage et, même si cela l'angoisse, Pacadis accepte de retourner à Kaboul.

Une somme d'argent l'attend au consulat. En quelques heures tout est dépensé, ils veulent s'acheter des fringues et en ramener pour les amis. Ils ont déjà repéré des pantalons bouffants, des chemises en tissu transparent et de superbes manteaux en peau comme on aime en porter à l'époque, même s'ils dégagent une odeur des plus fortes.

Le retour est rapide et difficile. Plus on se rapproche de Paris, plus c'est dur pour Paca : il a une peur panique de se retrouver seul. Après un long moment de désespoir, il se reprend. « C'est

quelqu'un qui avait une énergie vitale très forte, pas quelqu'un de suicidaire. Bien au contraire. » Suicidaire apparemment pas, ou en tout cas pas directement, mais déprimé, dépressif certainement. À tel point que c'en est difficilement supportable pour beaucoup des gens qu'il croise à son retour d'Orient. Pacadis est « flipé » dans une période qui ne l'est pas. Paumé, angoissé, en demande constante d'affection et d'amour, il essaie maladroitement de monopoliser l'attention des gens jusqu'à en devenir pénible. Dans les communautés qu'il traverse, il fait mauvaise impression: presque toujours désespéré, il fait la gueule pour un rien et s'effondre en larmes sans raison apparente. Quand il prend du LSD, ses « voyages » se soldent presque toujours par un mauvais trip comme on dit et il faut le soutenir, s'occuper de lui. Pour un peu il communiquerait son flip à tout le monde. Le plus dur peut-être c'est son amour pour les beaux garçons, lui qui est physiquement si laid !

Marie-Françoise Glaize, sa copine de Mai, a bien du mal à le reconnaître, et ses ex-camarades du lycée qui, par hasard, le croisent dans le métro tombent des nues: « Il avait changé. Dans sa chambre, on trouvait tout l'attirail du hippie et beaucoup de nouveaux copains junkies. Il s'était mis à boire et fumait avec voracité. »

ACTUEL ET LES COMMUNAUTÉS

Juin 1970, rue de Richelieu, en plein milieu du Paris des journaux à grand tirage. Il faut grimper au quatrième étage pour trouver un vieil appartement autrefois occupé par un atelier de maroquinerie. Trois pièces biscornues, repeintes à la va-vite où des kilos de pape-rasse s'entassent sur des meubles récupérés à droite, à gauche.

Au milieu de ce désordre, quelques jeunes gens travaillent d'arrache-pied à un projet de journal qui serait à la fois le carrefour de toutes les aspirations à une nouvelle vie et l'aiguillon de toutes les contestations.



Étudiant en archéologie,
fouilles de Soisson, 1970.

Dessin d'Alain Pacadis, 1972.